

Antonin Moeri

Ramdam

Roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« RAMDAM »,
QUATRE CENT-QUINZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE : © PHOTO DE PHILIPPE PACHE
PORTRAIT DE L'AUTEUR : © PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À RIOM
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-453-3
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2019 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

«**S**ES VOISINS l'empêchent de dormir depuis quatre ans». Cette phrase publiée dans un journal régional, j'ai fini par la souligner plusieurs fois au marqueur vert. Une phrase que je n'ai pas aussitôt perçue dans son immédiateté ou son évidence. Une phrase à la fois banale et décalée qui me surprit et dont le sens allait se fixer dans le petit cadre de mes représentations. Une phrase lue et relue avec cette pointe d'appréhension que nous pouvons éprouver quand nous constatons que, pour intense que soit notre désir de comprendre, quelque chose d'irréductible nous échappera toujours. Et pourtant, je voulais absolument utiliser cette phrase déclarative pour un possible travail.

L'article avait été glissé dans un classeur qu'on m'avait remis. Le nombre de documents contenus dans ce classeur gris m'a sidéré: lettres, témoignages, articles de journaux, convocations, attestations, plaintes, extraits du code de procédure pénale, factures, procès-verbaux. Ma première incursion dans ce dédale me laissa songeur. Y

trouverais-je les éléments pour atteindre l'objectif que j'allais sans doute me fixer ? Mais de quel objectif pouvait-il s'agir ? « Ses voisins l'empêchent de dormir depuis quatre ans », me dis-je, frappé par le regard tragique du monsieur, sur la photographie parue dans un quotidien régional ; un sexagénaire qui endurait depuis quatre ans le ramdam que faisaient les locataires au-dessus de son appartement, et ce jusque tard dans la nuit. « Je suis vraiment à bout », dit cet homme qui a travaillé toute sa vie dans la restauration et qui espérait pouvoir enfin jouir d'un repos bien mérité. L'auteur de l'article ajoute qu'un acousticien a confirmé l'horreur de cette situation.

Mais les plaintes pour nuisances sonores n'ont servi à rien, les locataires du dessus ayant fait recours et obtenu du tribunal l'annulation de la résiliation de bail. Les lèvres serrées, les mains croisées, les avant-bras posés sur les genoux, l'homme est assis sur un lit, l'air abattu, au milieu d'une pièce modestement meublée. Fasciné par les petits yeux en amande et les joues creusées du malheureux, j'ai essayé d'imaginer ce qu'avait pu être la vie de cet inconnu que personne ne pouvait aider et qui, après des années d'enfer, eut la possibilité de livrer son témoignage à un journaliste. Titre : « Ses voisins l'empêchent de dormir depuis quatre ans. » Et, sous le chapeau « Maurice Tavares est à bout. Il a tout tenté pour faire cesser le boucan. En vain. » J'ai imaginé l'état mental dans lequel se trouvait Maurice Tavares quand, assis sur son lit, les mains croisées, il fixa de ses yeux en amande l'objectif de l'appareil photo manipulé par un envoyé spécial.

Si Maurice Tavares est à bout sur la photographie, me suis demandé si je ne l'étais pas également ou si, du moins, je ne commençais pas à perdre la boule. Assis devant ma table, où les papiers s'étaient accumulés dans un beau désordre, je me demandai pour quelle raison je tournais lentement les pages de ce classeur gris. Mon regard allait de « Association de défense des victimes de nuisances sonores » à « Feuille d'envoi du Tribunal de Police », de « Service des contraventions » à « Dispositions relatives aux accusés », de « Procès-verbal d'audience » au témoignage d'un locataire, d'une lettre de médecin à une convocation au commissariat, du « Guide de la médiation civile » à un article sur la police de proximité.

« Pourquoi prendre connaissance de tous ces documents, les étudier, essayer de les décoder ? » me demandai-je en regardant les murs autour de moi, en fixant longuement le masque rouge acheté dans un marché de Guadalajara. Serais-je un peu barjo pour accepter ce genre de mission ? Combien de temps vais-je vivre avec cette histoire ? Avec ce classeur qu'on m'a remis dans l'espoir de... Celui qui me l'avait confié ne savait pas exactement quel espoir il nourrissait en me le remettant. Il m'avait demandé si cette affaire m'intéressait. Je lui avais répondu positivement, car je traversais une période de turbulences. Ça occupera mon esprit, j'y verrai peut-être un peu plus clair.

La phrase « Ses voisins l'empêchent de dormir depuis quatre ans » ne cessait de tourner dans ma tête. « Il est impossible pour un être humain de ne pas dormir à moins de devenir fou », avais-je lu

dans un magazine qui traînait chez mon coiffeur. Je ne voulais pas devenir fou en me lançant dans une aventure incertaine. Celui qui avait réuni ces documents dans le classeur gris l'était devenu (si l'on peut dire) et je voulais connaître les circonstances qui peuvent conduire à cette extrémité. Comment un solitaire de mon espèce pouvait-il entamer un tel travail sans prendre quelques risques ?

La suite de l'article lu chez mon coiffeur confirma mes premières craintes et, par conséquent, me rendit encore plus circonspect : « Un temps de sommeil insuffisant ou perturbé augmente le risque de développer des pathologies multiples, y compris celles touchant l'appareil cardio-vasculaire. Des chercheurs ayant pratiqué une expérience sur des souris ont pu prouver que le sommeil régulaient le renouvellement des cellules sanguines et nous protégeait contre l'obstruction des artères (de gros et moyen calibre) par des plaques de cholestérol. »

Pris d'un léger malaise, je me suis alors levé pour marcher dans la pièce aux murs blancs. Je fixai d'un air inquiet deux cahiers et le classeur ouvert sur la table, classeur que j'aurais pu refermer et rendre à celui qui me l'avait remis dans l'espoir de... Avec cette vague intuition que la vie pourrait me réserver encore quelques surprises, stimulantes ou effroyables, je me suis dit que je devrais opter pour n'importe quelle distraction, plutôt que m'immerger dans ces lettres, convocations, plaintes, témoignages, procès-verbaux etc.

J'ai pensé que je pourrais quitter la pièce et me rendre dans le bar du coin, où la serveuse née dans une petite commune de Savoie, une quadra au

visage pâle, presque verdâtre, aux yeux vitreux et aux gestes nonchalants m'a un jour révélé son rêve, dont la réalisation n'allait pas tarder : rejoindre son amoureux qui venait de trouver un travail en Vendée, dans un élevage de canards gavés au maïs.

Je me suis dit que, dans ce bar-là, je pourrais rencontrer des gens, bavarder à tort et à travers, évoquer le dernier film d'un cinéaste finlandais, leur dévoiler mon plan. Mais ces gens m'auraient regardé bizarrement, j'en étais sûr. Ils m'auraient conseillé d'abandonner une idée aussi saugrenue. *Tu vas dans le mur avec ce genre de projet !*

À FORCE de lire et relire les lettres, les articles, les procès-verbaux contenus dans le classeur gris qu'on m'avait remis, à force de lire et relire les propos de Maurice Tavares assis les mains croisées sur son lit miteux, me suis senti traversé par un effluve qui se répandait insidieusement autour de moi. Rien ne pouvait arrêter cette contagion qui s'imposa avec une étrange insistance. Quelque chose avait l'air de se détacher sur un vide sidérant. Mon regard fut happé par les paragraphes, les lignes, les groupes de mots et leur disposition sur les pages, que je parcourais fébrilement dans tous les sens, horizontalement, verticalement, en diagonale, à la recherche de je ne sais quelles mystérieuses significations, de je ne sais quelles effarantes perspectives.

En proie à une de ces agitations qui mettent à nu ma fragilité, je me suis demandé si elle n'était pas due au hasard, cette rencontre entre le classeur gris et un instant de faiblesse de ma propre personne, due à la fatigue nerveuse sans doute, mais

aussi à un désir de réorganiser mon chaos de sensations confuses. Ou bien cette rencontre était-elle due à une bizarrerie de mon caractère ? Les cuisses plaquées l'une contre l'autre, penché tel un pianiste sur les touches de son clavier, les mains agitées d'un léger tremblement, je m'agrippais à ce classeur gris qui dégageait des radiations de danger. Je ne le lâchais pas. Je saisisais un mot ici, une phrase là. Je me sentis transporté dans une zone à la fois fangeuse et ahurissante.

Pendant un certain temps, j'ai mécaniquement tourné les pages avec beaucoup de méfiance, essayant d'imaginer les circonstances dans lesquelles ce dossier avait abouti dans les mains de celui me l'avait confié. Une pensée inattendue traversa mon esprit : « D'une chiquenaude, je pourrais me débarrasser de cet objet encombrant, inesthétique au possible, mais une force invisible me retient ». Cessant de tourner ces feuilles de différentes tailles pour fixer mon attention sur l'une d'elles, j'eus l'impression de découvrir les extraits d'un roman, dans lequel un personnage ne supporterait plus les aboiements d'un chien enfermé dans un corridor car, en sortant dans l'allée de son immeuble, le dit personnage romanesque aurait entendu ce clébard gratter fébrilement à une porte.

J'eus l'impression de découvrir une histoire inventée de toutes pièces, dans laquelle une voisine du personnage romanesque affirmerait, dans une longue lettre rédigée avec autant de termes choisis que de termes familiers, s'être réveillée à neuf heures et avoir fait le ménage en passant la serpillère (et non l'aspirateur). Dans cette histoire qui

pourrait être fictive, la voisine ajoute que le destinataire de la lettre est un type malade, un type qui, au lieu d'entretenir des relations normales avec le voisinage, persiste à se plaindre, à créer des conflits et à réclamer justice, prouvant ainsi que ce monsieur dérangé mène une vie ennuyeuse à mourir. L'inconnue termine cette lettre en incitant le *mec givré* à travailler sur lui-même, à sortir de sa prison mentale, à se concentrer sur sa respiration, à améliorer son karma, bref, à trouver ce que cette voisine nomme le bonheur, c'est-à-dire un équilibre psychique. « Votre comportement pathétique fait vraiment pitié. »

Me suis demandé, en parcourant ces documents, si le *mec* prétendument *givré* n'avait pas, effectivement, été plongé dans un trouble mental ayant entraîné une suite d'événements regrettables et une issue qui aurait pu être fatale. On pourra dire ce qu'on voudra, mais je pense qu'une personne normalement constituée serait bouleversée par la situation d'un individu prenant place devant une table, sortant un stylo de la poche de sa veste posée sur un dossier de chaise et relevant ses manches pour écrire, sur une feuille adressée aux voisins du dessus : « La chambre à coucher est un lieu sensible, notre cerveau n'est pas toujours dans un état de sommeil paradoxal. »

Mon impatience grandissait et je ne supportais plus de rester assis entre les quatre murs de mon cabinet de travail. Une fois de plus, j'ai pensé me lever et quitter les lieux pour rejoindre l'établissement situé près de chez moi, assez fréquenté entre seize et dix-neuf heures et où la possibilité

d'échanger quelques propos avec la serveuse aux gestes nonchalants pourrait me dérider; idée plus que réjouissante pour quelqu'un qui, dans les moments de tension extrême, a besoin d'un verre pour calmer ses nerfs, retrouver un semblant de sérénité.

J'allais prendre cette initiative quand un paragraphe de la lettre retint mon attention. Lettre que le destinataire avait dû retourner à son expéditeur. «Le rythme de vos ébats nocturnes a provoqué, entre minuit et minuit et demi, un tremblement de terre dont tous les locataires de l'immeuble ont dû ressentir les effets.» La figure de style et l'écriture tremblée, volontaire, parfois presque illisible, ont frappé mon imagination. De ces pages et documents que ma main crispée ne pouvait plus lâcher passait un courant, oui, je peux le dire: j'étais comme électrocuté, littéralement cloué sur place. Tout mon être n'était plus qu'un bloc fissuré. Une impression inhabituelle se dégagea: la personne, que j'avais été jusqu'à ce jour, se défaisait petit à petit et, à sa place, se mirent à tourbillonner les parcelles d'un corps qui ne ressemblait guère à celui que j'avais cru mien jusque-là.

Me rejetant en arrière d'un coup de reins, m'arc-boutant contre le dossier de ma chaise, me suis alors avisé qu'il ne s'agissait pas d'un roman et, à cet instant, je ressentis une forte envie d'écrire ce livre; une envie irrépressible de me glisser dans la peau d'un personnage arabo-suisse, un personnage qui verrait s'acharner contre lui un citoyen balèze, dont le lecteur ne saura pas si ce citoyen balèze est une projection ou non de l'esprit d'un homme

réduit à sa plus petite dimension. Un homme blessé, coincé dans un cul-de-sac. Un homme rincé, essoré, « la tête sous l'eau ».

Glisser, j'ai failli dire m'insinuer, dans sa peau ou, plutôt, trouver l'angle sous lequel recueillir les réactions involontaires, les pivotements de son corps mince, les gestes d'amour, les horribles frayeurs, la longue joue du masque indien, les cheveux entre les doigts de la main qui tient sa tête, la trépidante pomme d'Adam, l'œil sombre et doux dans la lumière crue d'une ampoule électrique, les moues incrédules de ce personnage..., me laisser porter vers son univers permettrait au soussigné d'entamer un récit qui n'ait rien ou peu à voir avec ses propres tribulations et tout, ou presque tout à voir avec les sensations, les réflexes, les humiliations d'un homme mal traité dans la ville d'un pays au territoire restreint. Mini-nation apparemment prospère et qui, dans la nouvelle configuration mondiale, ressemble à s'y méprendre aux autres contrées sillonnées par des cars multicolores remplis de touristes selfisés, des trains InterCity à deux étages avec aire de jeux pour enfantelets, des poids lourds rutilants taillés pour relever le défi du transport efficace. Des contrées peuplées de gens qui privilégient le panier en bambou (pour cuire les aliments à la vapeur) et améliorent leur forme physique en courant une heure par jour, tendus vers un but facétieusement indiqué sur le petit écran brasillant du *Samsung Galaxy*.

J E N'AI PAS TROUVÉ ce qui suit dans le classeur gris. Je l'ai appris auprès d'un curieux personnage nommé Naïm, qui est né dans une ville de cinq cent mille habitants, où il a grandi, ville située au bout d'un lac et où vont se dérouler les événements que je vais relater. Naïm est resté lié avec un garçon de son âge, rencontré à l'école obligatoire. *Viens, Malik, on joue encore un moment, la maîtresse ne dira rien.* Ils restaient volontiers dans le préau, à s'ébattre, à sauter sur un muret, à jeter des cailloux dans une grille. La sonnerie ne les dérangeait pas et, régulièrement, la maîtresse devait gronder les deux élèves pour ce retard, mais avec des mots d'une telle douceur qu'ils recommençaient le lendemain.

Naïm m'a révélé quelques détails de leur enfance, mais je ne sais pas si ces détails me seront vraiment utiles, car j'ai souvent eu l'impression qu'il brodait, inventant des souvenirs pour me faire plaisir. J'avais tellement envie d'en savoir davantage qu'il se lançait dans d'interminables discours,

dans des récits qui s'ordonnaient à mesure qu'ils étaient prononcés en phrases parfois opaques, parfois claires, auxquelles je prêtais la plus grande attention en me mordant la lèvre supérieure avec gourmandise et en laissant s'étendre la mesure des possibles.

Un jour, la maîtresse en a eu assez. Malgré sa grande patience, elle a mis Malik à la porte, disait Naïm en levant légèrement la tête et en surveillant ma réaction d'un œil en coulisse. C'était en hiver, nous avons laissé nos souliers dans le corridor. Il est sorti dans le préau ramasser de la neige. Il a glissé cette neige dans les chaussures de ses camarades. Tu vois la tête des élèves quand ils ont voulu rentrer chez eux. Il a été puni. Sa mère, convoquée le lendemain, n'arrêtait pas de pleurer, racontait Naïm d'une voix un peu aiguë, presque monocorde. Ces histoires ne m'ont pas vraiment convaincu.

Ce qui cependant me semblait moins douteux, c'est que Malik a développé très tôt des stratégies de séduction. Il aurait compris ce qu'il fallait faire pour plaire à sa mère. Il écoutait en classe et, dans son coin, faisait des calculs, recopiait des mots, apprenait les règles de grammaire. Très vite, il a rapporté de bonnes notes à la maison. Mais quelle importance tout cela pourrait-il avoir ?

Ce qu'on m'a relaté, ce que les proches de Malik m'ont dit, ce que m'ont révélé le responsable d'un service spécialisé dans la gestion de crises, la mère de Malik, Loulia et Ariane P. (ex-compagne du citoyen balèze), ce que Naïm m'a raconté, au cours d'entretiens qui sont finalement devenus assez fréquents, ce que j'ai lu dans les cahiers où Malik avait

pris l'habitude de prendre des notes, je vais le mêler à ce que je me permets d'imaginer pour essayer de comprendre ce qui est arrivé à ce zigue, dans un « petit pays ennuyeux, sentant les antiseptiques et enfoui sous les fleurs », dans un petit pays ne disposant d'aucune ouverture sur la mer.

UN JOUR, Malik aurait rageusement poussé la porte de son immeuble. Il aurait tourné au coin de la rue en frissonnant et en serrant nerveusement le col de son manteau. En sortant d'une boucherie, il aperçut le costaud qu'il redoutait et qui ne bougeait pas, qui se dressait là comme une statue, au milieu du trottoir, avec son berger allemand, m'a raconté Naïm qui accompagnait son ami ce jour-là. La montagne de muscles, avec son chien tenu en laisse, aurait eu l'air d'attendre quelqu'un. Malik eût préféré vaquer à ses occupations, chez lui, au chaud, mais on avait l'impression qu'il hésitait. Dès qu'il voyait ce type marcher dans la rue avec son clebs, il avait la trouille, une vraie trouille, comme s'il allait y passer. Ils se sont arrêtés sur le trottoir.

Malik vivait depuis cinq ans dans son appartement et le cauchemar durait depuis plus d'un an. Il avait acheté une table, des chaises, réservé un espace pour sa chatte. Non, vraiment, on peut le dire, il avait fait un joli chez-soi avec des bricoles, des

vieilles lampes, un tapis trouvé chez une brocanteuse. On lui aurait donné un palais, un château, une maison à la campagne avec une gigantesque cheminée, des poutres noircies au brou de noix, il eût préféré son appartement.

Ce jour-là, il tombe droit sur l'homme au clebs, qui est sorti avec de mauvaises intentions, ça se voit à cent mètres. Le costaud croise le regard de Malik et dit au chien : *Regarde kicékéla !* Malik n'aurait pas eu envie de répondre à cette provocation. Il serait passé tout droit avec la nourriture pour sa chatte. Le voisin aurait décidé de le suivre. Si Malik s'était mis à courir, l'autre se serait mis à courir. Naïm m'a raconté que l'autre avait commenté la tenue vestimentaire de Malik, lequel continuait d'avancer malgré les grognements du berger allemand. *T'as vu que t'as des trous dans ton manteau ? C'est pas bien beau tout ça, ça fait négligé, et les pantalons, i sont trop courts, hi hi hi, quelle horreur, elle t'a rien dit ta meuf ? Et ton pote, l'a pas l'air de connaître l'adresse d'un coiffeur. Faudra voir pour...* Malik n'aime pas cette façon de ricaner, cette voix aigrette entre les dents. Il serre les poings dans ses poches. Le voisin aurait-il reçu une lettre de la régie ? Il voudrait casser la gueule de Malik qu'il n'agirait pas autrement. Les trois hommes continuent leur chemin.

Les gens sur le trottoir les regardent de travers. Au carrefour, le voisin aurait bifurqué à droite, serait passé devant le *Café du Soleil*. Naïm et Malik ont foncé tout droit, sans se retourner. Pourquoi ce type a-t-il dit que le manteau de Malik avait des trous ? Naïm se le demande aujourd'hui encore.

Malik aurait pu hurler en s'adressant aux passants. « Regardez bien celui qui vient de bifurquer, il veut ma peau, c'est à devenir dingue, j'en peux plus, faites quelque chose ! » Oui, il aurait pu courir vers ces gens pour clamer haut et fort qu'il ne faisait pas bon vivre dans ce quartier ! Qu'il avait cessé de fumer des cigarettes trois mois plus tôt, qu'il aurait voulu avaler un bol de fumée pour calmer ses nerfs. Qu'il le rendait malade, ce mec venant de bifurquer, là, à l'angle. « Au secours ! Saloperie de quartier ! Je n'oserai bientôt plus sortir de chez moi ! Arrêtez-vous une seconde ! Écoutez-moi ! Je vous en supplie ! Je vous en supplie ! » Mais ses cris muets, les gestes qu'il tentait vainement de projeter au-dehors, devant lui, telles des particules lancées contre un mur en béton, ces gestes retombaient sur lui, s'enfonçaient en lui, l'emplissaient de bouillasse, lui faisaient mal. Que se serait-il passé s'il avait abordé les passants de cette manière ? Les gens le regardaient felleusement. Ils avaient une curieuse manière de se déplacer. Le dos prêt à fuir. Ils faisaient rouler les parties du haut comme les caïds dans les séries B. C'étaient de ces hommes qu'on croise à n'importe quel carrefour, méfiants, chemise repassée tip top, ceinture autoréglable, dents étincelantes.

Malik aurait pu les injurier, tous ces inconnus qui le fixaient, qui scrutaient son manteau ruisse-lant, qui lui ôtaient tous ses moyens. Le long cri de Malik aurait pu se prolonger. « Vous trouvez normal que mon voisin du dessus rentre au milieu de la nuit en claquant la porte, en faisant trembler le plafond quand j'essaie de dormir ? Vous trouvez

normal que son chien aboie comme une bête traquée ? Vous trouvez normal que je doive avaler des *Xanax* depuis que monsieur Bugnon a emménagé au-dessus de chez moi ? Vous trouvez normal que je doive appeler la police pour qu'elle demande à monsieur Bugnon d'arrêter son vacarme ? Vous trouvez normal que ce type passe l'aspirateur à minuit et que le bruit de son téléviseur remplisse mon salon à toute heure du jour et de la nuit ? Vous trouvez normal que ce type me réponde, quand j'essaie de lui parler : Va chier sale bougnoule ? »

Près de la porte d'entrée, Malik dit à Naïm avec des sanglots dans la voix : *Comment est-ce possible que personne ne puisse nous aider ?*